

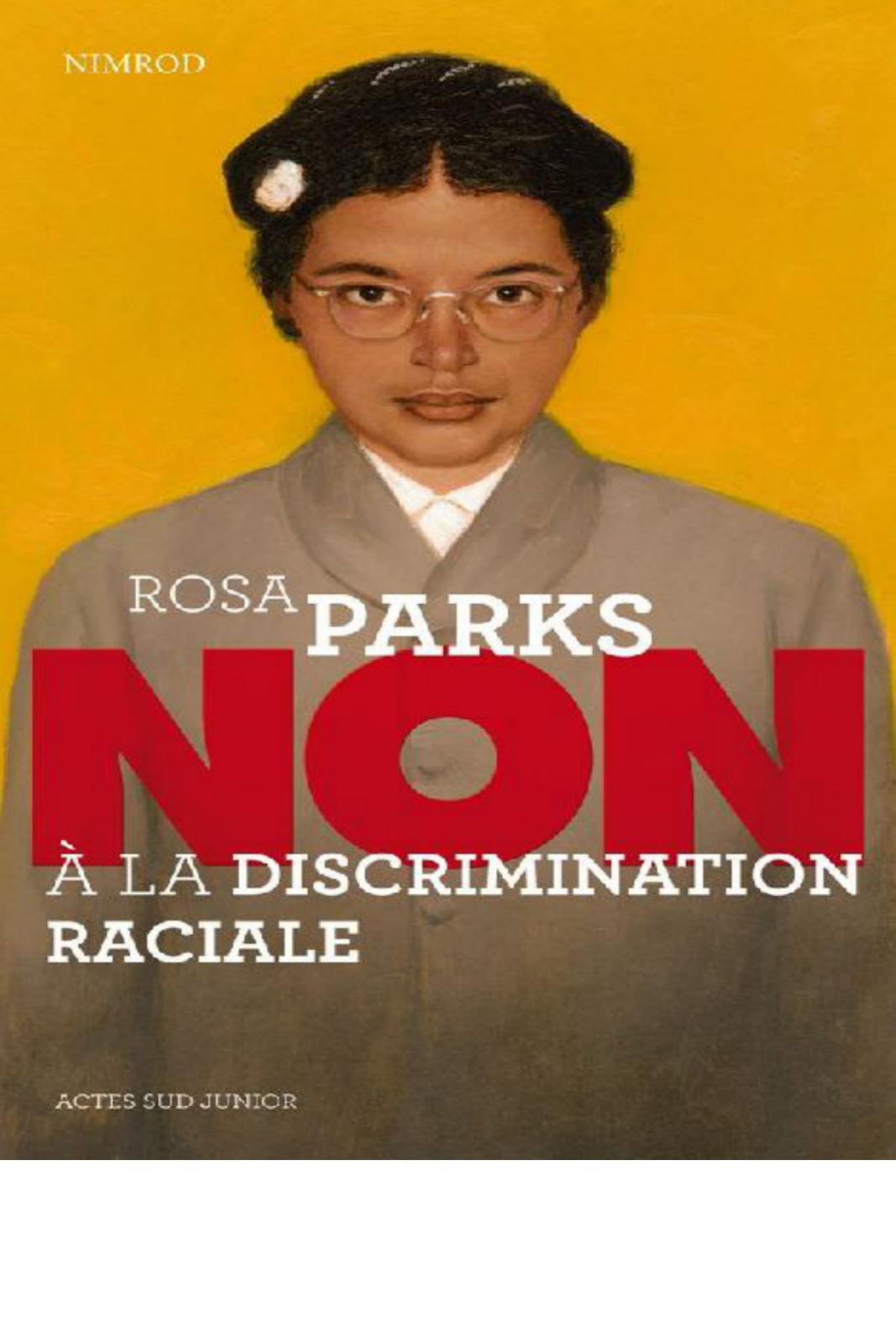
Rosa Parks : "Non à la discrimination raciale"

Nimrod

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NIMROD

A portrait of Rosa Parks, an African American woman with short, dark, curly hair styled in two buns with white hair ties. She is wearing round, thin-rimmed glasses and a grey jacket over a white collared shirt. The background is a solid yellow color.

ROSA PARKS

NON
À LA DISCRIMINATION
RACIALE

ACTES SUD JUNIOR

CEUX QUI ONT DIT **NON** DES ROMANS HISTORIQUES

“En disant non, toute désarmée que j’étais, je restais en phase avec moi-même. Je ne cherchais nullement à être une citoyenne modèle, moi que la loi excluait du droit de vote, ainsi que de la liberté de boire à n’importe quelle fontaine, de m’asseoir à la place libre qui me faisait face, de me soulager dans les toilettes publiques... Contrairement aux humains, les animaux buvaient à la même source, quelle que fût la couleur de leur pelage. En Alabama, un écriteau surplombait nos fontaines : *COLORED*. Notre vie était la pancarte de la honte.”

“Ceux qui ont dit non”

Une collection dirigée par Murielle Szac.

Illustration de couverture : François Roca

Éditorial : Isabelle Péhourticq assistée de Fanny Gauvin

Directeur de création : Kamy Pakdel

Directeur artistique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2008, 2014 – 978-2-330-03586-0

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

www.actes-sud-junior.fr

www.ceuxquiontditnon.fr

NIMROD

ROSA **PARKS**
NON
À LA DISCRIMINATION
RACIALE

ACTES SUD JUNIOR

À la fée Éliane.
À l'ange Frieda.

*La première fois que j'ai rencontré le blues,
Mama, il s'en allait par le bois S'est d'abord
arrêté chez moi, Mama, et m'a fait tout le mal
qu'il pouvait.*

Leadbelly, Good Morning Blues.

C'était mon jour, je me rends. Je pourrais me détester, mais c'est inutile : cela ne profiterait qu'aux Blancs. Ils nous dominent depuis trop d'années, leur barbarie ne leur saute plus aux yeux. Elle est devenue banale. L'échange le plus anodin montre qu'ils ne s'adressent jamais à Rosa, Lennie ou Chris, comme le ferait Virginia, par exemple, une très chère amie, une Blanche, une blonde. Nombre de Blancs, lorsqu'ils parlent à un Noir, bêtifient : ils se livrent à des tournures pour le moins déplacées. On nous gave de condescendance et de coups là où nous attendons la douceur. Mon corps souffre ; en ce début de soirée où me voici prise en flagrant délit de désobéissance, j'aimerais qu'on m'épargne un peu.

Lorsque, loin de l'atmosphère tendue de l'autobus, l'agent F. B. Day m'a demandé : "Pourquoi ne vous êtes-vous pas levée quand le chauffeur vous a ordonné de céder votre place ?", je suis restée muette. Mon cœur était plein d'amertume, mes membres perclus de fatigue, mon âme lasse de toujours vivre loin de chez elle. Pourtant, il s'était comporté en gentleman, l'agent F. B. Day. Il avait pris soin de mon sac à provisions, tandis que son collègue, le bourru D. H. Mixon, emportait ma sacoche. Je les ai suivis, tout à la fois présente et absente à mon corps. Le pire pouvait survenir d'un moment à l'autre. L'année avait été longue des vexations racistes de toutes sortes ; bien des tragédies berçaient mon âme. Le mois de décembre ainsi que les flonflons de Noël ne la modifiaient en rien. Ces Blancs ne pouvaient pas comprendre, même animés des meilleures intentions. Je leur sais gré de m'avoir arrêtée sans brusquerie, sans menottes, sans violence verbale, hormis deux brefs éclats de l'autre agent. Le Noir espère la courtoisie d'une race qui en est dépourvue.

Un matin de 1919, Moïse Hudson, un planteur blanc de Montgomery,

nous avait rendu visite dans la ferme de mon grand-père, Sylvester senior, où nous résidions, à Pine Level, dans le comté de Montgomery, à sa frontière sud, une région chaude, humide, odorante, fleurie. Le visiteur était accompagné de son beau-fils, un soldat yankee. La plantation de Moïse Hudson était mitoyenne de nos terres. Il s'y retirait de temps en temps. Cette fois, il était venu avec un nordiste, et ce dernier, tout soldat qu'il était, m'avait parlé comme l'on parle à une fille de cinq ans. Comme j'en étais heureuse ! Les Noirs et les membres de ma famille mis à part, je n'avais encore jamais été traitée de la sorte par des Blancs. "À voir son beau-fils se montrer si déferent envers toi, Hudson était devenu rouge comme une braise !", disait grand-père de sa belle voix grave. "Oh, comme il était bien rouge !", qu'il répétait en riant aux éclats. Bien entendu, Moïse Hudson, en parfait gentleman farmer d'Alabama, se comportait envers moi comme envers une petite poupée noire, c'est-à-dire une ingénue, une attardée mentale... Grand-père en profitait pour le railler en douce. Il adorait ça, grand-père. Il appelait les Blancs par leur nom, s'exonérant de l'obligation de dire "monsieur" ou "madame", comme c'était la coutume chez les Noirs. Il était fier, il était beau, il était troublant. Il aimait se payer la tête des Blancs, car rien ne l'amusait plus que leurs manières étriquées. Il m'enseignait à être noble en toute circonstance. Il relevait toujours la tête, et sifflotait en contemplant le ciel. Il se réjouissait du chant des oiseaux. À quatre ans, je savais déjà discerner maintes attitudes.

Dans mon enfance, Sylvester junior, mon petit frère, n'était jamais appelé de son nom par les Blancs. Ils lui donnaient du "Eh, moricaud !", "Eh, petit négro !". À ces mots, je voyais rouge. Je volais au secours de mon frère, je répondais aux insultes. Un matin, devant notre école, Franklin, un petit Blanc de mon âge, m'avait traitée de petite putain de négresse et avait filé se réfugier dans les jupons de sa mère. Je m'étais saisie d'une brique et j'allais la lui balancer sur la tête quand quelque chose m'en avait empêchée. J'avais failli provoquer un désastre pour notre famille, et mieux ne valait pas. Le Ku Klux Klan

pouvait débarquer le soir même et nous lyncher, après avoir fait brûler notre maison et nos terres. D'ailleurs, ma mère me mettait au lit tout habillée. C'était pour que nous puissions nous enfuir en toute décence, au cas où le KKK incendierait la maison pendant notre sommeil. On devait dormir éveillés.

Donc, ce matin-là, devant notre école, la mère du petit provocateur m'avait dit : "Si tu touches à un cheveu de mon bébé, je te tue, tu comprends ?" Je ne lui avais rien répondu, mais j'avais déjà saisi la gravité de mon acte. Je m'étais aventurée jusqu'aux portes de l'enfer, j'avais accompli un pas de trop, car on ne menaçait pas un Blanc, toute petite négresse que l'on fût. Ma conduite était passible d'une sentence de mort. C'était comme si je commençais ma vie par la célébration de quelque mercredi des Cendres. J'appelais le deuil sur nous, je convoquais le malheur. Et bien que n'éprouvant ni épouvante ni remords, j'avais cependant la claire conscience que je pouvais payer mon audace du prix de ma vie. J'étais une criminelle en puissance, ce crime qui procédait de mon refus de courber la tête quand un Blanc me traitait de petite putain de négresse juste pour me signifier sa prétendue supériorité. On menace toujours de tuer un Noir qui ne se comporte pas comme un Noir.

Mon petit frère Sylvester avait assisté, impuissant, à notre bref échange. Il n'avait pas cherché à intervenir, il se tenait dans un coin, comme un cadavre, toute volonté désarmée. Il se serait montré véhément que c'eût été le début de la fin. En tant que garçon, on l'aurait accusé d'un crime qui ne pouvait être ni de son âge ni de son fait. J'avais été tolérée parce que j'étais trop jeune pour être incarcérée et parce que j'étais une fille... Plus tard, Sylvester avait rapporté à grand-mère ce qui s'était passé. Ma mère, comme tous les jours de la semaine, se trouvait à plusieurs kilomètres de chez nous, à Spring Hall, où elle enseignait à d'autres petites filles et petits garçons noirs. On menait la vie classique des Noirs : c'est en devenant adulte que je l'ai compris. Les Blancs avaient organisé notre vie de telle manière que le travail puisse diviser nos familles, comme au bon vieux

temps de l'esclavage. Le travail était rarement un facteur d'épanouissement pour nous. Il occasionnait des séparations, la gêne, la maladie, le trafic des stupéfiants, la prison, la mort, avec un haut degré de misère. Mû par l'espoir de mieux gagner sa vie, papa était parti dans le Nord. Maman, elle, nous ne la voyions que les weekends et les vacances scolaires. Plus tard, quand on me proposera un poste de gouvernante dans une Highlander School de Virginie, un institut universitaire pour jeunes filles blanches, on me refusera le droit de faire venir ma mère et mon mari sous le prétexte que cela ferait trop de Noirs à la fois. Trois employés noirs suffisaient pour mettre en péril la quiétude blanche. Le système nous voulait corvéables à merci, notre bonheur n'étant jamais pris en compte. Notre intégration excédait rarement le seuil du geste symbolique. Heureusement que grand-père et grand-mère veillaient sur nous. Je les adorais ; l'amour qu'ils avaient pour mon frère et moi entretenait ma tendresse pour papa et maman, deux présences soustraites à notre affection de tous les jours, deux amours silencieuses, deux attentions douloureuses. Aussi le fait que Sylvester eût témoigné de mon accrochage avec Franklin m'avait délivrée d'un poids énorme. Il avait contribué à me faire confesser ma colère. À l'époque, j'étais une taiseuse, mais j'estimais que mon acte devait être su de mes parents pour que je n'aie rien à leur cacher. Après tout, l'insulte du petit blond m'avait appris que je ne devais jamais accepter ce que les Blancs disent, pensent et font du Noir. Ma révolte me faisait grandir en dignité. C'était comme une amie avec qui deviser au plus profond de moi-même. Cela dit, je n'ai pas oublié l'émotion de ma grand-mère ce jour-là. Toute tremblante – et ce n'était ni de peur ni de colère, mais d'amour –, toute tremblante, elle m'a dit : "Il ne faut jamais leur tenir tête, mon enfant, il ne le faut jamais, ils sont capables de tout. Ne réponds jamais à leurs provocations, tu m'entends ? Ne leur réponds jamais !"

Je le lui avais promis sans que cela modifiât le moins du monde ma révolte. Car j'en avais hérité de mon grand-père, et ma grand-mère le savait parfaitement. Parfois, elle l'en morigénait. À l'image de papa,

grand-père était né de John Edwards, un Blanc aux origines écossaise et irlandaise, et d'une esclave noire. Papa, lui, cumulait les sangs noir, indien et blanc, un mélange qui lui donnait un visage de Cherokee. Sa carnation était un entrelacs d'ivoire, de pêche et de lait. Quant à grand-père, il était tellement clair de peau qu'il troublait les Blancs. Seuls ses cheveux un brin crépus trahissaient ses origines noires. Il inspirait le respect. Il me disait de ne jamais le céder aux Blancs. Il avait tellement souffert de leur bêtise à la mort de son père, manquant de peu de mourir de faim et de brimades, qu'il avait conçu une sainte horreur de leur commerce. Lui qui était presque un des leurs abominait la race blanche sans que je trouve à redire à son comportement. Ses souffrances de jeune homme avaient fait de lui un Noir de conviction.

De Noirs qui fussent aussi blancs, je n'en avais pas connu en dehors de celui qui, plus tard, deviendrait mon mari, à savoir Raymond Parks. Mais, avec lui, la rencontre fut, à dire vrai, violente. Nos chemins se croisèrent pour la première fois à un rassemblement de la [NAACP](#)¹ réunissant les sections locales du comté. En toute impunité, il prit la parole. Un Blanc s'arrogeait le droit de parler en notre nom car, visiblement, Raymond Parks était considéré par tous comme l'un de nos militants, et de la première heure. C'était en 1931, à l'époque de l'"affaire des Scottsboro Boys", j'y reviendrai. Raymond Parks était blanc et avait des yeux bleus. Furieuse, je cessai de l'écouter. Comment pouvait-on permettre cela ? J'explosais à l'intérieur de moi, faute de pouvoir le dire aux autres. À l'issue du meeting, le soi-disant Noir Raymond Parks était venu vers moi, mais je l'avais battu froid, convaincue de ce qu'il était un usurpateur. Pourtant, j'aurais dû faire attention à son discours, qui rappelait celui de grand-père et, si je n'avais pas été si sotté dans ma réaction, j'aurais tout de suite flairé un de ces métis comme il y en avait tant dans ma famille. Ces sang-mêlé engendrent des Noirs de conviction. Ils cumulent deux orgueils : celui de l'esclave noir enfin affranchi des siècles de domination, et celui du rejeton indigne de la race blanche, et qui s'amuse à jeter à la face du

maître les incohérences de ses actes. Car Raymond Parks, élevé par sa mère blanche et dans un milieu blanc, n'avait jamais reçu d'instruction académique. C'est sa mère qui, toute seule, avait fait son instruction, qui était grande, et même surprenante pour quelqu'un qui, comme moi, était allée à l'école normale des institutrices. Quand il n'était qu'un garçon, Raymond fut refusé par les écoles blanches, et les écoles noires étaient trop éloignées de sa résidence pour qu'il les fréquentât. Les Noirs qui ignoraient sa condition refusaient de l'admettre en leur sein, comme il est arrivé à grand-père d'être refusé à une réunion de Marcus Garvey, un grand leader noir originaire de Jamaïque, et auquel il vouait un culte, sous le prétexte qu'il était trop blanc de peau pour prétendre appartenir à la race noire. Comme grand-père, Raymond Parks était aussi un Noir contraint. Les deux hommes ont transformé en motif de combat pour la liberté ce qui, au début, fut un handicap. Notre mariage allait me révéler que, dans une société non discriminante, on ne ferait sans doute pas attention à la couleur de la peau, ni à celle des idées. C'étaient des choses que je savais depuis ma naissance, mais il a fallu l'entrée de Raymond dans ma vie pour que je puisse les trouver vraies. D'une certaine façon, être, c'est être universel. On pouvait le soutenir d'une femme, d'un homme ou d'un pays. J'avais toujours vécu avec les Blancs, je les avais aimés, lors même que grand-père, ce presque-Blanc, m'exhortait à les tenir à distance. La couleur de nos idées modifie sensiblement la couleur des choses. Si seulement cette couleur pouvait être celle de l'amour...

Car si j'aimais tant grand-père, c'était d'abord parce qu'il me chérissait. Je prenais appui sur lui comme je le faisais avec Dieu ou la Bible. Grand-père était un homme droit et bon. Il était aussi le double de mon père. Quelquefois, dans mes instants de tristesse, son front altier me rappelait celui, "indien", de papa. Mes petits bras l'entouraient, je le couvrais alors de baisers. Il s'acquittait de ses devoirs envers moi avec tant d'amour que l'absence paternelle s'en trouvait conjurée. J'avais trois ans lorsque papa s'était séparé de ma

mère. Il avait quitté Tuskegee, au nord-est, dans le comté de Macon où je suis née, pour s'installer à Abbeville, sa ville natale et, plus tard, à Detroit, dans le Michigan, comme le ferait aussi mon petit frère à son retour d'Europe, où il avait combattu les nazis dans les rangs des GI's. Papa était charpentier ; il trouvait à s'employer plus aisément dans la région qu'à Tuskegee, où maman aurait bien voulu qu'il enseignât. L'institut pour Noirs, un établissement universitaire réputé, dispensait un enseignement technique de haut niveau, où papa aurait pu s'épanouir, mais les salaires des enseignants étaient modestes, ce qui avait découragé son intégration. Ce fut le début de notre délitement. Maman était enceinte de Sylvester junior ; elle regagna la plantation de son père, à Pine Level. Je ne reverrais papa qu'à l'âge de cinq ans, et de façon trop brève à mon goût. J'adorais papa ; et maman aussi, qui est une parfaite institutrice. Ce soir, au sortir du magasin, je me sentais bien lasse. Je suis une malade-née, je connais la douleur sous toutes ses coutures. Les grincements d'essieux qui parcourent mon corps, le froid, la raideur des muscles ne m'arrachent aucune plainte. Ce sont de tacites incitations à une plus grande maîtrise de tout ce que j'entreprends, rien de plus. Je devais prier quelque peu, à tout le moins y songer, car il m'incombe d'être plus attentive à ce qui m'entoure. En un mot, tout allait pour le mieux. Le premier jour de décembre correspondait à la frénésie de Noël, un état du monde qui, à l'image de mon corps, n'était ni fâcheux ni alarmant. Au Montgomery Fair Department Store m'attendait un paquet d'ourlets et de repassage. J'étais peut-être fatiguée parce que c'était jeudi, une journée chargée pour moi, mais qui me rendait plutôt heureuse. Elle commençait et s'achevait avec mes activités de militante. Ce matin, j'avais travaillé, en qualité de bénévole, dans le cabinet de Fred Gray, l'avocat de la NAACP, avec lequel j'avais déjeuné à une heure. À deux heures, je m'étais acquittée de ma tâche de couturière-retoucheuse ; peu après cinq heures, j'avais quitté mon boulot pour me rendre à Court Square où m'attendait mon bus, le "Cleveland Avenue". C'est peut-être le contraste entre la chaleur du repassage, si bénéfique à mes os, et le

froid qui régnait au-dehors, qui a déclenché l'espèce de crispation dont j'ai été subitement la proie. On ne pouvait pas dire que je m'étais exposée : un manteau de laine m'enveloppait. Mes rhumatismes s'étaient réveillés, voilà tout, et accéléraient mon désir de revoir maman, qui était malade, et mon cher Raymond qui, je le savais, m'attendait déjà, mi-fébrile mi-anxieux, la table mise, la soupe réchauffée. Je partagerais avec l'une et l'autre une petite heure avant d'aller à la réunion hebdomadaire de la NAACP, où je dispensais aux jeunes gens et jeunes filles des rudiments de droits civiques. Notre maison jouxtait la Trinity Lutheran Church : deux minutes me suffisaient pour m'y rendre à sept heures pile. Je discutais alors avec ceux de ma race aussi bien de l'entraide paroissiale que de la conduite à tenir en cas de brutalités d'un patron, la saisie des biens, les emprunts usuriers, le logement, etc. À neuf heures au plus tard, j'étais de nouveau chez nous : Raymond m'aidait à achever la soirée, après que j'avais bordé maman, laquelle regagnerait sa maison dans quelques jours, lorsqu'elle se serait rétablie.

Mais ce jeudi 1^{er} décembre, en arrivant à Court Square, la longue file des usagers de l'autobus me condamnait, si jamais je réussissais à monter à bord, à voyager debout ; or je voulais absolument m'asseoir. J'en ressentais d'autant plus le besoin que ce geste, comme tous les jeudis, constituait pour moi la délicieuse parenthèse de repos avant ma réunion nocturne. Une fois assise, j'oubliais mon travail, ainsi que les petites mains qui s'étaient affairées autour de moi en une manière d'horlogerie. Tapie au fond du bus, je devenais une entité rêveuse : mon esprit s'envolait vers sa maison, là-bas, à l'ombre de l'AME Church², où j'irais m'entretenir de nos soucis de peuple libre. En attendant, j'ai renoncé à faire la queue. C'était vraiment le coup d'envoi de Noël : les vitrines rutilaient, les guirlandes, les jouets. J'ai traversé la route pour acheter des compresses chauffantes en vue de soulager mes rhumatismes, mais leur prix m'a découragée. Je me suis contentée d'une peluche pour maman, d'un dentifrice, de provisions ménagères et d'une cravate pour Raymond. Cette diversion m'a permis

de prendre le bus suivant. La foule avait déçu et, mes dix cents glissés dans la fente qui se trouve près du conducteur, je suis redescendue comme l'exige la loi, non sans appréhension, pour remonter à l'arrière de l'autobus. Quand le conducteur était un Blanc mal embouché, il démarrait illico presto, et vous plantait là, sur la chaussée. Dans le rétroviseur, on le voyait qui jouissait de votre contrariété et de sa propre bêtise. Cette fois-ci, le conducteur n'avait pas agi de la sorte, même si les dix places de l'arrière, surmontées de l'inscription *THIS PART OF THE BUS FOR THE COLORED RACE*, étaient déjà prises, contrairement aux seize places de la "zone à risque", c'est-à-dire la section du milieu, destinée aux Blancs comme aux Noirs, mais que ces derniers devaient impérativement céder en cas d'affluence blanche. D'un coup d'œil, j'ai vu que s'y trouvaient des sièges libres ; c'était inutile de chercher à me caser à l'avant : les banquettes de cette section étaient réservées aux Blancs et devaient le rester, même quand ils n'étaient pas du voyage, ce qui arrivait fréquemment. Le chauffeur blanc transportait alors sa cargaison d'âmes noires refoulées à l'arrière comme elles le furent jadis en fond de cale des bateaux négriers. En outre, il nous était interdit de traverser le bus d'avant en arrière pour regagner nos places, de peur de côtoyer, si peu que ce fût, un Blanc. Même aux rangées du milieu, le Noir devait s'assurer qu'un Blanc n'occupait pas déjà le fauteuil à deux places ; dans ce cas, il se tenait debout afin de prévenir le moindre contact. Le comportement du Noir devait garantir la pureté du monde. Les bus municipaux étaient à l'image de notre société : les Blancs, devant ; les Noirs, derrière. Ce soir, par chance, dans la division médiane, à gauche, deux dames noires s'étaient installées ; à droite, il n'y avait qu'un monsieur noir. Alors je me suis assise, je respirais enfin.

Un rêve, c'est toujours bref, même un cauchemar. On croit avoir vécu une éternité de bonheur ou de souffrance, lors même que l'expérience n'aurait pris qu'une petite poignée de minutes ; quelquefois, une grosse fraction de seconde, mais on jouit et on pleure avec la même

intensité. Assise confortablement, le dos bien calé au dossier du fauteuil, j'ai ouvert, puis j'ai fermé les yeux. Mes jambes se détendaient, mon corps expulsait la rectitude qu'il s'était imposée pour faire face au métier. Je devais veiller au coup de chauffe des fers à repasser et à la correction des plis malencontreux. Maintenant ces sentiments faisaient place à d'autres. Je m'étais installée dans l'autobus comme si c'était à la fenêtre de ma maison. Le monde venait à moi, accompagné de la prescience des parfums ; le crépuscule consumait ses derniers feux. Je sentais le bitume, les roues de l'autobus, ainsi que leur glissement, et c'était comme si la façade des maisons, leurs briques rouges et grises me donnaient accès à leur intimité, indépendamment des fenêtres et des portes, où s'organisait la quiétude. Je goûtais à une forme de bien-être. Le trajet en autobus fait de moi une inspectrice de Montgomery. J'aime l'itinéraire qui, du centre-ville, me fait tourner autour de la Maison-Blanche, bel édifice hérité du temps où notre ville était la capitale non pas seulement de l'Alabama, mais aussi celle des Confédérés. C'était avant la catastrophe de la guerre de Sécession. Nous abritons aussi la statue, à la fois spirituelle et pensive, d'Abraham Lincoln, le père des États-Unis, la statue originale, en quelque sorte, car celle de Washington n'en est que la copie. J'ai des raisons de me sentir fière de ma cité. Ainsi, remonter l'avenue Madison ou l'avenue Dexter est pour moi un délice. Le ciel est comme plus vaste à leur intersection, les gens, plus nombreux et, de temps en temps, je parviens à m'oublier au contact de leur flux. Cela ne dure jamais assez longtemps, mais c'est une sensation qui a son importance.

La nuit va s'installer, et voilà le bus qui observe son premier arrêt. Le voyage commence ; il me faudra encore patienter une bonne demi-heure pour arriver chez moi. En attendant, je profite de la distraction occasionnée par le trafic. Nous sommes encore au nord-ouest ; moi, j'habite au sud-est. Des Blancs sont montés, je ne m'en préoccupe pas. Au deuxième arrêt, la scène se répète. Les places réservées aux Blancs sont presque comblées, je ne m'en rends toujours pas compte. Au

contraire, je me délasse. L'Empire Theater, avec sa façade néoclassique qui me rappelle la Maison-Blanche ou la Cour fédérale, m'arrache un sourire de contentement. De nouveau, des Blancs sont montés, qui parviennent à se caser, sauf un.

C'est alors que s'arrêtent mes rêveries. Brisant la quiétude du voyage, le conducteur a demandé à tous les Noirs assis dans la section médiane de dégager les lieux. Dans un premier temps, nous refusons d'obtempérer.

Il y avait les deux dames de l'aile gauche, un monsieur et moi dans l'aile droite. Sous la menace de nous jeter en prison, les autres cèdent. J'aurais pu suivre leur exemple. Après tout, le mot "prison" était assez effrayant comme cela, surtout pour une femme. J'étais ignorante du milieu et, même si je le savais cruel, je ne fléchissais pas pour autant : j'étais devenue un bloc de nerfs. Le monsieur noir assis à mes côtés s'est levé, je l'ai laissé passer puis j'ai pris sa place près de la fenêtre, ce qui a mis le conducteur hors de lui, car les lois Jim Crow interdisaient aux Noirs de s'asseoir à côté des Blancs. Je devais vider la place, mais je n'en ressentais pas le besoin. Pour le dire plus simplement, aucune nécessité morale ne m'y obligeait.

– Je vais vous faire arrêter, a martelé le chauffeur en véritable auxiliaire de la justice blanche. C'est à cet instant-là que j'ai compris à qui j'avais affaire. C'était James F. Blake, un chauffeur particulièrement méchant. En 1945, douze ans plus tôt, il m'avait déjà expulsée de l'autobus. Ce jour-là, lorsque j'avais glissé la pièce de dix cents dans la fente, il m'avait demandé de descendre puis de monter à l'arrière, qui était particulièrement bondé. La seule façon de rejoindre le fond, c'était de traverser la zone réservée aux Blancs, mais James F. Blake n'en voulait rien savoir. Pour lui, la loi était la loi, aucune dérogation n'était possible. Il allait me contraindre par la force – car sa main traînait déjà sur le fourreau de son pistolet –, quand j'avais dit : "Je vais sortir." Il m'avait répliqué : "Alors, sortez !" Il était visiblement hors de lui.

Sans jouer les pitres, comme le faisaient nombre de mes frères noirs,

j'avais volontairement laissé tomber mon sac à main. Pour le récupérer, j'en avais profité pour m'asseoir sur l'un des sièges exclusivement réservés aux Blancs, histoire de prouver à ce chien de garde que lui et les siens exagéraient l'importance de leurs privilèges. Les places d'autobus n'étaient tout de même pas un fruit défendu. Ensuite, je m'étais baissée, j'avais récupéré mon dû, je m'étais levée et, enfin, j'avais quitté le bus au grand effarement du vilain chauffeur. J'avais agi avec une rapidité qui l'avait pris de court. James F. Blake était ulcéré, car la colère montait en lui à présent, mais il était trop tard, je m'éloignais déjà.

Ce soir, si j'avais su que c'était à bord de son bus que je montais, je m'en serais abstenue. Or la tragédie s'était engagée, il n'y avait aucun moyen de la défaire. La soirée, je le pressentais, promettait de finir mal.

Après m'être assurée que j'avais bien affaire au zélé de l'ordre ségrégationniste, je lui ai répliqué, non pas en le regardant, mais en fixant l'extérieur :

– Vous voulez m'arrêter ? Vous le pouvez.

Je lui ai dit cela d'une voix monocorde, mais l'expert en répression des Noirs a parfaitement saisi que c'était de la défiance. Il s'en est retourné aussitôt ; de la cabine téléphonique de l'Empire Theater, il a appelé le chef de la flottille. Peu de temps après débarquaient deux agents de la police municipale.

Le drame se nouait. J'ignorais moi-même la raison qui me poussait à désobéir. La présence de James F. Blake aurait-elle précipité mon refus d'obtempérer ? Je ne le pense pas. J'avais dit non à un conducteur de bus, c'est tout. Je n'étais pas plus fatiguée que de coutume, cependant, j'avais tout à coup ressenti de la vexation, une de trop, laquelle m'avait fait retrouver ces moments de mon enfance où je veillais toute la nuit dans l'espoir de voir grand-père affronter le KKK. Son revolver était posé en évidence sur la cheminée. Moi, je voulais voir comment il en userait. Pour la petite fille que j'étais alors, le revolver représentait l'objet par lequel mesurer la force de grand-père.

Heureusement, il ne s'en était jamais servi, c'était un symbole. Réflexion faite, ce 1^{er} décembre était bien mon jour.

En disant non, toute désarmée que j'étais, je restais en phase avec moi-même. Je ne cherchais nullement à être une citoyenne modèle, moi que la loi excluait du droit de vote, ainsi que de la liberté de boire à n'importe quelle fontaine, de m'asseoir à la place libre qui me faisait face, de me soulager dans les toilettes publiques, en somme, d'appartenir à un pays dont je ne partageais pas les valeurs. Contrairement aux humains, les animaux buvaient à la même source, quelle que fût la couleur de leur pelage. En Alabama, un écriteau surplombait nos fontaines : *COLORED*. Notre vie était la pancarte de la honte.

Quand les deux policiers m'ont conduite à l'hôtel de police où ma condamnation allait m'être notifiée, j'ai pensé à ces neuf jeunes gens noirs de Scottsboro qu'on avait condamnés à mort pour d'absurdes raisons. C'était en 1931, pendant la Grande Dépression. Le plus jeune d'entre eux avait douze ans. Moi, je venais d'avoir dix-huit ans et un fiancé, Raymond Parks, barbier de son état et grand militant de la cause noire. Ces choses-là ne s'oublient pas. Les "Scottsboro Boys" étaient des chômeurs qui, comme nombre d'Américains de cette époque, allaient de ville en ville en quête de travail. Le 25 mars 1931, ils étaient montés à bord du train de fret avec des chômeurs et vagabonds blancs. Même clochard, un Blanc se sent supérieur au Noir. Les chômeurs blancs leur jetèrent des projectiles, histoire de leur faire quitter les lieux. Voyageurs resquilleurs de trains de marchandises, les Blancs trouvaient le moyen d'appliquer la discrimination en vigueur dans les bus municipaux. Pour eux, les Noirs du train devaient se sacrifier, ils en avaient l'obligation. Au cours du procès, il y eut le témoignage à charge de deux femmes blanches. Elles prétendaient avoir été violées par eux, une accusation que deux médecins blancs allaient invalider. Le plus jeune des Noirs fut libéré à cette occasion. Pour les autres, leur peine fut commuée en prison à perpétuité,

comme si leur présence dans le train était un crime. La cour fédérale exigerait un nouveau procès ; le dernier des “Scottsboro Boys” ne serait libéré qu’en 1950.

À l’hôtel de police, on a pris mes empreintes. Ma gorge s’est nouée ; j’ai demandé à boire, mais l’agent D. H. Mixon a objecté que la fontaine était réservée aux Blancs. Après les formalités d’usage, on m’a emmenée à la prison de la North Ripley Street. La machine judiciaire s’est mise en branle. Je dois prévenir Raymond. Il saura alerter la NAACP et les avocats. Son visage accompagne ma descente aux enfers, comme du temps de l’affaire des “Scottsboro Boys”. Un autre visage s’est aussi allumé en moi, celui d’Ella Baker, la pionnière noire des droits civiques. Elle me fait signe de Floride, le front inondé de lumière.

¹ La National Association for the Advancement of Colored People est la principale organisation de défense des droits civiques des Noirs aux États-Unis.

² The African Methodist Evangelical Church, l’église que fréquentait Rosa Parks et à laquelle elle était très attachée.

J'entendis des bruits de clés, et c'était comme les notes d'un mauvais présage. Pour la première fois, je foulais les dalles de la prison. Le froid en émanait, comme clos sur lui-même, et comme maçonné par des claires-voies de barreaux et de briques, où la lumière crue des néons le rendait pesant, inhumain, irréel. Le béton et le fer étaient unifiés par une peinture grise sale, qui me vidait de l'énergie que, sans le savoir, j'empruntais aux couleurs vives du dehors. J'avais la vague sensation que ma résistance à l'escalade des faits dépendait du sens que, en fin de compte, je donnerais à cet événement. Je suivais la gardienne, j'étais sa nouvelle locataire.

De portail de sécurité en porte blindée, nous sommes arrivées à mon cachot. C'est alors qu'elle m'a dit :

– Vous allez partager la cellule avec deux autres détenues noires, le voulez-vous ?

Qu'étais-je censée répondre ? Demander un traitement de faveur ? Exiger un box pour moi toute seule ? Je lui ai dit :

– Pourrais-je téléphoner ?

Elle a ignoré ma question. La porte s'est ouverte puis s'est refermée sur un gong puissant : mon sort était scellé. Je me retrouvai dans une pièce de neuf mètres sur quatre ; deux femmes noires me faisaient face, Chris et Rebecca. Nous nous sommes saluées ; après quoi la plus jeune d'entre elles, Chris, m'a donné à boire. Quand elle m'a exposé son cas, j'ai eu l'impression de me retrouver dans mon rôle de secrétaire de la NAACP. Je n'avais pas imaginé devoir un jour prodiguer des conseils dans ce lieu sordide. À présent, je réalisais que non seulement cela était possible, mais aussi que pareille action était indispensable. Chris me demandait de téléphoner à Jack, son frère, car sa famille ignorait qu'elle avait été incarcérée. C'était scandaleux de la

voir si démunie. Elle ne disposait pas non plus de la somme pour payer sa caution. Sur ces entrefaites, la gardienne est revenue. À ma grande surprise, elle m'a conduite à une cabine téléphonique. En décrochant le combiné, j'ai eu quelque difficulté à dominer ma voix.

Maman était au bout du fil, j'ai pris le temps de la rassurer.

– Ce n'est rien, maman, j'ai été bien traitée, tu m'entends ? J'ai été bien traitée.

Elle a encore insisté. Je lui ai fait savoir que les minutes de la communication étaient précieuses. Je lui ai aussi demandé de dire à Raymond de venir me chercher. Plus tard, je saurai que mon ami et "patron", E. D. Nixon, le président de la NAACP, avait eu vent de mon arrestation. Il avait aussitôt appelé la prison, mais on avait refusé de lui répondre parce qu'il était Noir. Pour contourner l'obstacle, il avait alors téléphoné à Clifford Durr, un avocat blanc dont la femme, Virginia, était une amie. Celui-ci réussit à connaître le motif de ma détention. C'est dans son cabinet que mon avocat, Fred Gray, avait appris le métier. Clifford, Virginia et E. D. Nixon guettaient ma sortie. Entre-temps, mon bien-aimé Raymond avait emprunté une voiture pour me reconduire. Mon apparition au seuil de la centrale l'émut beaucoup. Un comité d'accueil digne de ce nom m'attendait. J'en fus bouleversée. J'étais libre sous caution, E. D. Nixon avait réuni les cent dollars à cet effet. Toutes les faveurs étaient de mon côté. Arrêtée puis coffrée sans la moindre violence, je n'avais pas moins bénéficié de menus services. La dignité m'accompagnait, comme si j'appartenais à quelque bourgeoisie. Je n'étais pas à plaindre, même si la discrimination raciale me révoltait tant.

Je peinais à quitter Chris et Rebecca. J'avais été parmi elles une visiteuse éclair ; je ne pouvais donc m'imprégner de l'odeur des lieux. L'apparence des murs, l'exiguïté des cellules, la mauvaise hygiène des toilettes n'avaient pas pesé du poids du dégoût sur mes sens. Je n'avais réussi ni à les domestiquer, ni à les sublimer. Ma brève revue carcérale renforçait en moi la conviction de militer encore davantage. Les Blancs du Sud voulaient à tout prix voir les Noirs demeurer à vie des

esclaves. Ils n'iaient l'égalité, ils ne supportaient pas que d'anciens serviteurs deviennent, en droit et en fait, des êtres humains à part entière.

C'est quand j'ai aperçu Virginia que j'ai compris cela. Elle tremblait et pleurait. J'ai su alors que j'avais pour elle une grande affection. Elle était la seule femme de la ville – mes tantes mises à part – avec qui j'entretenais des liens d'amitié. Me faisait face non seulement l'amie avec qui je partageais quelquefois des soirées d'études bibliques et de prière, mais aussi une sœur, toute Blanche qu'elle fût. Je la couvais des yeux. Ce n'était pas la première fois qu'elle s'engageait en ma faveur. Elle s'était déjà mis à dos les membres de sa communauté. Réunissant chez elle les Noires et les Blanches, elle avait fait scandale. Clifford, son mari, était l'un des rares avocats blancs à militer pour les droits civiques des Noirs. Je n'éprouvais aucune prévention à l'égard de leur couple.

Au fond, j'entamais la nuit la plus agitée de ma vie. La nuit de la révélation, car c'est en son sein que tout avait commencé. Ainsi qu'en témoignent les femmes, c'est souvent lorsque survient le calme du soir que se déclenchent les premières douleurs de l'accouchement. La comparaison vaut aussi pour mon cas. En seconde naissance, je suis née à moi-même le soir du 1^{er} décembre 1955.

Dans la petite voiture, Raymond ne cessait de me demander :

- Tu es sûre qu'ils ne t'ont pas brutalisée ?
- Mais non, mon chéri, je suis indemne !
- Oh, j'ai eu si peur !
- Tu m'as toujours dit de ne pas avoir peur.
- Oui, mais là, à se retrouver en prison...
- ... C'est rien du tout, Raymond, ils n'ont pas touché à un seul de mes cheveux. Et puis, je savais que tu viendrais...
- Dieu merci, me voilà rassuré !

Virginia, Clifford, E. D. Nixon sont restés un moment avec nous, le temps de fixer la date de mon procès au lundi 5 décembre. E.D. Nixon,

employé de la compagnie ferroviaire Pullman, travaillait un week-end sur deux. Il voulait être là pour représenter la NAACP et aussi pour assister le jeune avocat Fred Gray. Ce détail réglé, les Durr ont pris congé. E. D. Nixon voulait m'accompagner à la Trinity Lutheran Church, dont il appréciait le pasteur. L'occasion était belle pour exhorter les adhérents de la section locale de la NAACP dont j'étais l'animatrice. À l'issue de la réunion, il m'a demandé :

– Rosa, que penses-tu de l'idée de te porter plaignante contre la société des autobus municipaux ? Tu as le profil de la plaignante idéale. Je n'y avais jamais songé, mais tu fais l'affaire, c'est évident. Ce que la justice et la presse blanches auront à te reprocher, c'est ta peau noire et, en la circonstance, c'est tout bénéfice pour nous. Avec toi, nous tenons le bon bout.

– Toi, tu veux m'exposer ! Qu'est-ce qui t'arrive ? D'habitude, tu estimes que la place des femmes est au foyer !

– Disons que les femmes doivent rester à la maison, à l'exception d'une seule, toi, ma secrétaire !

– Vieux macho, va ! Bon, je suis d'accord, mais je dois au préalable en aviser Raymond.

Je m'en acquittai à mon retour de l'église. Contre toute attente, Raymond fut ébranlé. Je passai outre, minimisant le fait qu'il serait tout autant exposé que moi. Sa qualité d'époux le rendait plus fragile que n'importe qui d'autre. Au fond, si j'avais commis une faute à son égard, c'était d'avoir minoré ses prédictions. Les rôles étaient renversés : j'agissais, et c'était lui qui, comme une femme, devenait la caisse de résonance de mes faits et gestes. Il connaissait comme personne la violence des Blancs. Depuis 1943, il avait claqué la porte de la NAACP, révolté par la lâcheté et l'inefficacité de la plupart de ses démarches. Mon mari avait raison, mais j'avais plus foi que lui dans notre structure. Ses craintes allaient se vérifier avec une rigueur implacable. En attendant, pour le rassurer, j'ai dit :

– Tu sais, c'est juste pour témoigner, ça n'aura pas d'autres conséquences.

Il a fait mine de me croire, car il se doutait bien que ça ne prendrait pas fin aussi facilement que je le disais. Je ne savais pas où j'allais ; je suivais mon instinct, voilà tout. Et, comme la révolte qui m'animait allait être encadrée, je n'appréhendais rien. Il faut parfois beaucoup de candeur pour entreprendre certaines actions. Ce soir, je voulais qu'on en finisse, sentiment qui me faisait oublier les risques de représailles du KKK ou d'actes malveillants du premier Blanc venu. C'est alors que mes nerfs m'ont trahie. Il était temps que je paie le tribut de cette journée qui m'avait menée du bureau de la NAACP au Montgomery Fair Department Store, de Court Square au bus, du bus à l'arrestation, de l'arrestation à la prison, de la prison à la libération. Je me suis mise à crier, à hurler, menaçant de ne plus jamais prendre le bus et de ne me rendre désormais à mon travail qu'à pied. Raymond et maman étaient terrifiés, même s'ils m'ont entourée de leur affection. J'ai obtenu ma place de volontaire à la désobéissance civique comme si c'était un caprice. Pourtant, la sensation d'avoir réclamé mon dû – et rien de plus – ne me quittait pas. Après treize ans de militance, j'entrevois tout à coup de nouvelles perspectives. Il avait suffi que E. D. Nixon m'implique davantage. Le puzzle se remettait en place. La NAACP de Montgomery aurait pu réussir son coup depuis longtemps si elle avait recherché les plaignantes dans le rang de ses dirigeants, tout particulièrement du côté des femmes. J'étais l'une d'elles, et de longue date. À onze heures du soir, ma mésaventure s'éclairait enfin d'un sens nouveau. Sans manifester de surprise d'aucune sorte, je l'acceptai comme un cadeau du ciel.

Pour l'heure, j'ai pensé à Chris, la jeune détenue qui passerait encore cette nuit en prison. J'ai appelé son frère, lequel m'a remerciée pour le geste. Il a promis de se mettre en route de bonne heure. La situation de Chris m'a rappelé celle de mon amie Claudette Colvin. C'était en mars, juste huit mois plus tôt. Dans un bus, elle était assise à une place du milieu quand, à la venue d'un groupe de Blancs, le chauffeur l'avait obligée à la céder. Peu après, elle avait été jetée dehors sans

ménagement. Elle avait été arrêtée et condamnée. On l'avait accusée de violation des lois ségrégationnistes et d'agression. Elle n'avait que quinze ans. Son cas m'avait d'autant plus émue que je la connaissais, elle et sa famille. À la NAACP, je m'étais occupée de son dossier. Sa plainte n'eut pas de lendemain : elle était enceinte de cinq mois sans être mariée, une faille que les Blancs aurait à coup sûr exploitée pour nous discréditer. Nous avons renoncé à déposer une plainte près la Cour suprême. Entre-temps, un ami de Claudette Colvin, Jeremiah Reeves, fut condamné à mort pour viol contre une Blanche. Cette dernière avait trouvé ce moyen pour masquer leur adultère, lorsqu'on les avait surpris. J'avais personnellement soutenu l'accusé, lui écrivant en prison. J'avais rencontré la prétendue victime pour la persuader de revenir sur ses aveux, en vain. Cette hypocrite préféra donner la mort que d'assumer le déshonneur d'avoir couché avec un Noir. Jeremiah fut exécuté, à mon grand écoëurement. Je conserve encore le numéro de *Birmingham World* où j'avais réussi à publier les poèmes d'un condamné ordinaire de l'amour.

Le lendemain, deuxième jour de ma seconde naissance, le *Montgomery Advertiser* signalait l'arrestation d'une Noire pour non-respect des lois ségrégationnistes dans le bus. Signe notable : le journal s'était gardé de donner mon nom. Je contemplais un nouveau jour, ferment de tout ce qui allait advenir. Le boycott des bus avait été orchestré dans la nuit, si bien qu'à cinq heures le vendredi matin, le dispositif des opérations était déjà dessiné dans ses grandes lignes. E. D. Nixon (de la NAACP), le pasteur Abernathy (haut dignitaire de vingt-neuf ans des Églises baptistes, le plus vaste réseau des Églises du sud), Fred Gray, mon avocat et d'autres protagonistes avaient déjà tout organisé. Le lundi 5 décembre, jour de mon procès (à l'issue duquel je serais condamnée à payer dix dollars d'infraction et quatre dollars pour les frais de justice), le boycott devait être en ordre de marche. Dans ce but, Jo Ann Robinson, une universitaire blanche et militante des droits civiques, le même jeudi soir fatidique, s'était attelée à rédiger le tract appelant au boycott. C'est E. D. Nixon qui l'en avait alertée. Elle avait réagi au quart de tour. Épaulée par deux de ses étudiants et par un collègue professeur, elle avait accompli la prouesse de produire – en toute illégalité – des milliers de tracts sur les presses de l'université de l'Alabama. Dans la même nuit, ses acolytes et elle réussissaient à les distribuer dans toutes les écoles noires et dans les églises de toutes les obédiences. Le dimanche, le *Montgomery Advertiser* reprenait l'appel au boycott à sa une. L'ordre de mobilisation fit alors le tour de la cité. Ce lundi 5 décembre fut en quelque sorte le premier jour d'une longue suite de semaines qui allaient culminer, un an et seize jours plus tard, le 20 décembre 1956, avec l'abolition totale et définitive de la ségrégation raciale dans les bus d'Alabama. Chaque huitaine, il fallait consolider la grève, puis la reconduire. En face, les Blancs faisaient

tout pour la briser, en vain. Mon peuple attendait un signal, je n'en fus que l'étincelle.

Maintenant, je me déplaçais en taxis conduits par les Noirs qui, par solidarité, se contentaient d'encaisser dix cents par client, au mépris de la loi, et au mépris des représailles policières. Les bus roulaient presque à vide ; à dire vrai, beaucoup ne roulaient déjà plus, faute de clients, lesquels, à 70 %, étaient noirs. Dorénavant, je vivais dans une nouvelle dimension, heureuse et en même temps dépassée par le tour que prenait l'événement. Si je voulais décrire le choc du premier jour du boycott, je dirais : c'était comme si notre Seigneur, au cours de la nuit, avait enlevé tous les Noirs d'Alabama pour son beau royaume. La réalité, elle, était plus prosaïque. Les Noirs marchaient, leurs pieds grattaient le trottoir, la chaussée suivait la courbe de leurs efforts. Ils étaient beaux, ils étaient dignes, ils arpentaient le bitume comme si c'était depuis la nuit des temps, une nuit pareille à la nuance de leur peau, couleur de la liberté. On avait entamé le grand soir, encouragés par la noblesse de notre cause. Le peuple marchait enfin.

Les bus roulaient à vide. Pour leur sécurité, ils étaient escortés de policiers à motos. Ce dispositif allait décourager les derniers Noirs qui, malgré les consignes de boycott, empruntaient encore les autobus de la honte. Maintenant, ils avaient le sentiment que les motards les prenaient en chasse ; aussi s'en sont-ils éloignés pour toujours. Devant ce spectacle, j'étais heureuse, j'étais triste. Mon âme se consolait du mieux qu'elle le pouvait, chantant :

*Quelquefois je me sens comme un enfant sans mère
Loin très loin de la maison*

Nous traversions en effet les déserts [d'Égypte](#), et [Canaan](#)¹ n'était pas en vue. Ce soir, j'allais entendre le talentueux pasteur de l'église baptiste de l'avenue Dexter, un dénommé Martin Luther King Jr. Il venait d'être nommé à la tête de la coordination du boycott des bus.

Je l'avais déjà entendu quelques années plus tôt, je garde au creux de l'oreille son éloquence. Quand il prit parole, ce fut l'extase. "Nous sommes ici ce soir pour dire à ceux qui nous ont maltraités depuis si longtemps que nous sommes fatigués [...] fatigués de subir la ségrégation et d'être humiliés, fatigués d'être foulés par l'oppression [...]. Pendant des années, nous avons montré une incroyable patience. Nous avons parfois donné l'impression aux Blancs que nous aimions la manière dont nous étions traités [...]. L'une des plus grandes gloires de la démocratie est le droit de protester [...]. Si vous protestez courageusement, avec dignité et amour chrétien, quand les livres d'histoire seront écrits dans les générations futures, les historiens s'arrêteront et diront : « Là vivait un grand peuple, un peuple noir, qui fit couler un sens nouveau et une dignité dans les veines de la civilisation »... Ceci est votre défi et votre immense responsabilité." J'étais transportée à l'écoute de ce discours. Le docteur King dodelinait de la tête, sa tête qui était celle d'un boxeur. Mon cœur battait à rompre, l'espoir m'inondait qui, pour nous autres, est un réflexe de survie. Alors que ses paroles continuaient de vibrer sous la voûte de la cathédrale, mes lèvres, elles, psalmodiaient tout bas :

Sometimes I feel like a motherless child

Long way from home

Le ciel se déchirait, la beauté se laissait contempler. On était nombreux, on était forts, on était vides aussi, étrangement vides à cause du schisme auquel nous avaient contraints les Blancs d'Alabama, les Blancs du Sud profond. Car nous ne tenions pas spécialement à vivre entre nous, ni à nous marier entre nous, quoique je l'aie longtemps professé. Le boycott me révélait mon désir d'être une femme parmi d'autres femmes, et d'être toutes les femmes à la fois, sans distinction de couleur et de race. À mon travail, mon patron m'a fait comprendre que j'étais devenue indésirable. J'avais déchiré le

doux voile qui protégeait sa couturière modèle par une subite surexposition.

Quelquefois je me sens plus bas que terre

Oh oui Seigneur !

Me voilà rendue disponible pour le boycott : j'allais à la NAACP. Il fallait organiser le covoiturage, fédérer les propriétaires noirs de taxis et, si possible, créer nous-mêmes nos lignes de bus. C'était comme si tombaient sur mes frêles épaules tout ensemble la naissance et la mise en place d'un nouveau pays, celui d'une République noire de Montgomery. J'en étais reconnaissante et désespérée. Ce lundi 5 décembre, en quittant la NAACP – devenue le PC provisoire de l'organisation du boycott –, j'ignorais encore que mon mari, de son côté, avait été licencié. Son patron blanc avait dit tout le mépris qu'il concevait à l'égard de l'homme qui avait donné son nom à une certaine Rosa Parks. Raymond quitta l'atelier avec pertes et fracas. Du jour au lendemain, je devenais célèbre en même temps que je me retrouvais sur le carreau, sans un sou vaillant. Car ma célébrité n'était pas de celles pour lesquelles on paie leurs auteurs. Pour la première fois de ma vie, j'allais m'endetter pour faire face à nos charges. Personne ne voulait m'employer ; les journaux, les radios et les télévisions ne me rémunéraient pas. Pendant plus d'un an, je serais en butte à la jalousie des militants noirs, mes compagnons de route. Mon mari sombrerait dans l'alcoolisme, puis il connaîtrait la dépression. Des racistes téléphonaient tous les soirs pour m'abreuver d'injures. À présent me parvenaient des menaces de mort, heureusement non mises à exécution. La maison de Martin Luther King Jr serait plastiquée deux fois. Le premier attentat survint alors que nous étions réunis à l'église de l'avenue Dexter. Comme un seul homme, nous nous sommes levés et nous avons prié : *Just I am, coming, my Lord, coming !* *Oui, viens, Seigneur, ce monde est bien trop méchant envers nous !* Dans

les débris de la maison, notre bon pasteur retrouverait, indemnes, sa femme et leur nourrisson de deux mois. La bombe avait été déposée à la véranda, où ne subsistait plus qu'un vaste cratère.

*Quelquefois j'aimerais pouvoir voler
Comme un oiseau haut dans le ciel.*

Nous continuons de marcher. Le ciel de Montgomery est toujours aussi beau. Le blues berce mon âme. L'Amérique est une enfant tyrannique. Elle joue avec les Noirs comme les artificiers avec la poudre. Elle a pris goût à tuer avec fracas. Nous avons gagné le droit de nous asseoir sur la même banquette que les Blancs, mais on me refuse toujours le droit de travailler à Montgomery. Ils ne me pardonnent pas de m'être rebellée. Je marche, ils me rabrouent ; je parle, ils me conspuent. La coordination du boycott a réuni huit cents dollars pour Raymond et moi. Nous emménageons à Detroit, dans le Michigan, où mon petit frère Sylvester me donnera un coup de main. Ma mère est du voyage. Il est temps que nous nous éloignions de l'Alabama. Le Sud a trop de haine pour le Noir.

*Quelquefois j'aimerais pouvoir voler
comme un oiseau
Près tout près de ma maison.*

Je rêve de liberté.

¹ Nom biblique de la Palestine-Phénicie, Canaan fut, pour les Hébreux enfin affranchis de l'esclavage égyptien, la "terre promise où coulent le lait et le miel". Dans leurs hymnes et cantiques, les Noirs américains en ont fait un paradis.

JENA, L'ARBRE DE LA HONTE

À Jena, petite ville de trois âmes en Louisiane, un groupe de garçons blancs suspendent dans les branches de l'arbre de leur lycée des nœuds coulants qu'on utilisait autrefois pour pendre les Noirs. La jouissance de l'ombre de l'arbre était réservée aux seuls lycéens blancs. Ce privilège insensé a perduré jusqu'en septembre 2006, date qui a sonné la révolte des lycéens noirs. Ils ont tabassé un lycéen blanc, acte qui leur a valu la prison. Leurs condisciples blancs n'ont pas été inquiétés : le proviseur, le personnel administratif, ainsi que la ville (le maire, les juges et les Blancs de toute condition) ont, bien entendu, protégé les provocateurs. Quand l'affaire a commencé à faire du bruit, le lycée a consenti à abattre l'arbre de la discorde. Les lycéens noirs, eux, n'ont été libérés qu'en septembre 2007, après une gigantesque campagne médiatique. Pour qui est informé de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis, agiter les nœuds coulants dans un arbre constitue pour les Noirs un horrible rappel des temps pas si éloignés où les Blancs les pendaient, ne serait-ce que pour s'amuser. Ces lycéens blancs se comportent comme de véritables héritiers du pouvoir. Après tout, le dernier lynchage a eu lieu aux États-Unis en 1981, il y a tout juste trente-trois ans. Cette histoire est typique de la discrimination raciale. En Amérique, en France et partout dans le monde, des faits analogues ont lieu tous les jours. Nous devons nous mobiliser pour y faire face.

ACTUALITÉ DE LA DISCRIMINATION RACIALE

Discriminer, c'est séparer. La discrimination, d'après le dictionnaire *Le Petit Robert*, est "le fait de séparer un groupe social des autres en le traitant plus mal". La discrimination raciale est, elle, fondée sur des critères biologiques. Le groupe dominant – qu'il soit minoritaire ou

majoritaire – fait prévaloir ses avantages au nom d'une prétendue supériorité raciale. Nous assistons alors à un racisme d'État : aux États-Unis et en Afrique du Sud (jusqu'en 1991), il s'est trouvé des gouvernements pour appliquer des politiques d'exclusion de certains groupes sociaux. En Afrique du Sud, ce régime d'exclusion a eu pour nom "apartheid", mot qui, en afrikaans, la langue des descendants hollandais installés en Afrique à partir du XVII^e siècle, signifie lui aussi "séparation". L'inventeur de l'apartheid, le médecin Hendrik Verwoerd, s'était inspiré de la politique d'extermination des Juifs en Europe par Hitler entre 1933 et 1945 et de la ségrégation raciale américaine. Souvent, les politiques dites de "séparation" sont mises en place pour couvrir de graves injustices. Aux États-Unis, l'abolition de l'esclavage (appelée aussi l'émancipation, 1863) a été aussitôt remplacée par la ségrégation raciale. En 1893, elle a été entérinée par une loi votée par le Congrès, l'équivalent de notre Assemblée nationale. Malgré la lutte des droits civiques entamée par les Noirs à partir de 1900, les États-Unis traînent comme un boulet le "problème noir", qui est la conséquence directe des mauvaises habitudes prises à l'époque de l'esclavage. Ce dernier a sévi pendant trois siècles, on ne saurait éradiquer ses méfaits aussi facilement. Les Noirs sont discriminés assez fréquemment, même quand ils font partie des instances fédérales, comme l'armée, par exemple. Sylvester McCauley, le petit frère de Rosa Parks, s'engagea dans l'armée fédérale pour échapper, croyait-il, à la ségrégation. Pendant la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement fédéral, par de vastes campagnes publicitaires, incitait les Noirs à s'engager massivement. Celui-ci leur promettait alors une prompte intégration sociale à leur retour de la guerre. Cette intégration n'eut jamais lieu. En France où Sylvester McCauley fut envoyé – comme nombre de jeunes Noirs entre 1943 et 1945 –, l'armée américaine organisa une discrimination féroce contre les recrues noires. Comme les Africains et les Arabes de l'armée française, les Noirs américains furent souvent placés à l'avant pour servir de chairs à canons. Ils percevaient des salaires inférieurs à ceux des Blancs. Ils

ne partageaient pas avec ces derniers les mêmes salles de cantine, ni ne bénéficiaient des mêmes avantages pour leur permission de sortie. Aux autorités françaises et allemandes, leurs propres généraux les désignaient comme étant potentiellement des violeurs de femmes blanches. Autant dire que la vie de Sylvester McCauley, en tant que soldat, fut un enfer.

LES ÉTATS-UNIS ET MARTIN LUTHER KING

Le lundi 5 décembre 1955, au soir, lorsque la Montgomery Improvement Association (MIA) est créée pour coordonner le boycott des bus, c'est Martin Luther King qu'on nomme à sa tête comme président. Ce jeune pasteur baptiste (il porte le même nom que son père, pasteur lui aussi), sera, à lui tout seul, l'incarnation de la lutte pour les droits civiques des Noirs. Il débarque de Boston, où il vient de décrocher le titre de docteur en philosophie ; il a obtenu trois ans plus tôt une licence en théologie. Il n'a que vingt-huit ans ; l'arrestation de Rosa Parks tombe à pic. Les événements vont lui servir de tremplin pour mettre en œuvre la philosophie de non-violence prônée par un avocat indien, le Mahatma Gandhi, lequel, par des protestations non-violentes (le jeûne, l'occupation pacifique d'un lieu public, le refus de coopérer aux travaux coloniaux, etc.), réussira à faire chasser les Anglais de l'Inde en 1947.

À ce propos, on ne disait pas "boycott" mais "protestation", car le boycott, en Alabama, était illégal. Le boycott des bus de Montgomery ébranle l'édifice de la suprématie blanche dans le sud. Dans les États du nord, depuis les années 1930 on trouve des cafés et des clubs "intégrés" (les Noirs y sont admis), ainsi que des transports en commun "déségrégus".

La marche sur Washington, le 28 août 1963, a été organisée pour célébrer le centenaire de l'émancipation des Noirs des États-Unis. À cette occasion, Martin Luther King et les "marcheurs" réclament des

pouvoirs fédéraux “le travail et la liberté”. Le million de Noirs et de Blancs qui converge vers le Washington Monument écrit, en quelque sorte, la future *affirmative action* (voir explication ci-après). Rosa Parks est assise aux premières places, parmi les invités d'honneur. On commence déjà à l'appeler la “mère des droits civiques” (*mother of civils rights*). C'est à cette occasion que Martin Luther King prononce son discours devenu fameux : “*I have a dream*”. La lutte pour les droits civiques a enfin atteint sa pleine légitimité. Le président John F. Kennedy recevra les chefs de la manifestation et, quatre mois plus tard, il sera assassiné dans une ville du sud, à Dallas.

L'un des objectifs de la marche sur Washington est réalisé l'année suivante, quand le président Lyndon Johnson, successeur de Kennedy, signe en 1964 le *Civil Right Act*. Les Noirs américains disposent enfin des recours légaux contre la discrimination à l'embauche. L'assassinat de Martin Luther King, à l'âge de trente-neuf ans, le 4 avril 1968, à Memphis, où il était venu soutenir la grève des éboueurs noirs qui marchaient avec des pancartes où il était inscrit “*I AM A MAN*”, est l'acte le plus attentatoire que le monde blanc, depuis l'émancipation, ait jamais perpétré contre l'élan libertaire noir, je veux dire, le sentiment de leur dignité enfin conquis. Rappelons que les actions du pasteur lui avaient valu le prix Nobel de la paix en 1964.

Rosa Parks s'est éteinte le 24 octobre 2005 à Détroit (Michigan), à l'âge de quatre-vingt-douze ans. En 1999, le magazine *Time* l'avait comptée au nombre des vingt grandes personnalités du xx^e siècle. Martin Luther King et elle sont les rares sommités à être décorées de la médaille d'or du Congrès. Tous les deux sont devenus des “monuments nationaux”. La maison de naissance de Martin Luther King a été érigée en mémorial, et Rosa Parks est le principal thème de circuits touristiques de Montgomery, en Alabama, la ville du boycott des bus de 1955-1956. L'un et l'autre ont vu leurs noms attribués à des universités, des hôpitaux, des écoles, etc. Rosa Parks a fondé à Détroit en 1987, à la mort de son mari, *Raymond and Rosa Parks Institute for Self Development*, une fondation destinée à faire connaître

l'histoire des droits civiques, et qui verse aussi des bourses aux jeunes Noirs dont les projets méritent un coup de pouce.

Les cérémonies funéraires de Rosa Parks (comme celles de Martin Luther King en son temps) ont réuni des Américains de toutes les conditions, au nombre desquels le président Bill Clinton ou le révérend noir Jesse Jackson. Le président George W. Bush a honoré sa mémoire par une allocution télévisée. En hommage public, sa dépouille a été exposée au Capitole pendant deux jours. Rosa Parks est la première femme américaine à avoir bénéficié de cette faveur, qui est généralement réservée aux hommes politiques et aux soldats tombés au champ d'honneur.

Cependant, cette unanimité cache mal le fait que les Noirs américains n'ont plus de leaders. L'avènement de l'*affirmative action* et l'élimination violente de Martin Luther King n'ont pas permis l'émergence d'un chef populaire. L'élection de Barack Obama, le premier président noir des États-Unis aurait pu changer le cours de l'histoire. Hélas, cet événement a coïncidé avec la pire crise économique que le monde ait jamais connue. Barack Obama a hérité des guerres de son prédécesseur George W. Bush, de l'après 11-septembre et des extrémistes politiques et religieux de tous bords qui ont fait de lui leur bouc émissaire. Le bilan de son gouvernement s'évaluera longtemps après qu'il aura quitté le pouvoir.

AFFIRMATIVE ACTION

L'*affirmative action* désigne une série de lois créées pour faciliter l'embauche et l'intégration des minorités ethniques dans les institutions fédérales et étatiques. On pourrait la traduire par "action positive" (et non pas par "discrimination positive", comme nous le faisons en France). Dans *affirmative action*, c'est le caractère "affirmatif", volontaire et généreux du dispositif juridique qui est souligné. Il découle directement du *Civil Right Act* (1964). En trente-

cinq ans d'application, il a vu l'émergence d'une classe moyenne noire. L'ancien secrétaire d'État à la Défense du président George W. Bush, le général Colin Powell (qui est originaire de la Jamaïque) n'a jamais caché le fait qu'il était un pur produit de l'*affirmative action*. Il l'a toujours revendiqué et s'en est toujours félicité.

L'AFRIQUE DU SUD : L'APARTHEID ET NELSON MANDELA

Pendant longtemps Nelson Mandela fut appelé "le prisonnier le plus célèbre du monde". Cet ancien avocat était un Sud-africain. En 1964, le gouvernement raciste de son pays l'avait condamné à la prison à perpétuité à cause de ses activités politiques. Il ne fut libéré que le 11 février 1990, après vingt-six ans de bagne. Ce fut un événement mondial, suivi en direct par les télévisions, de même que l'annonce de sa mort, le 5 décembre 2013. Nelson Mandela a été maltraité de la sorte parce qu'il ne voulait pas se soumettre aux lois racistes qui, à partir de 1948, obligeaient les Noirs (67 % de la population sud-africaine en 1950) à vivre dans leurs régions et à étudier dans des langues africaines au nom du "développement séparé", une mesure mise au point par le gouvernement nationaliste blanc pour couper les Africains de la possibilité de suivre la marche du monde. C'est le point de départ de l'apartheid en tant que division politique, sociale, économique et géographique. À l'époque, le reste de l'Afrique du Sud était composée de 21 % de Blancs (Hollandais, Anglais, Allemands et Français), de 3 % d'Indiens et de 9 % de "*Coloured*" (les métis et les Malais). Les Africains ou Bantous vont fonder l'African National Congress (ANC), le parti politique au sein duquel Nelson Mandela créera plus tard une armée, lorsque lui et ses membres constateront l'inefficacité de la lutte non violente.

À sa libération, Nelson Mandela recevra le prix Nobel de la paix (avec Frederick De Klerk, le président sud-africain blanc qui œuvra pour sa

liberté). À l'issue des premières élections démocratiques, il sera élu président de la République (1994-1999). La "nation sud-africaine arc-en-ciel" est née, et elle remporte en 2007 à Paris sa première coupe mondiale de rugby, en écrasant l'Angleterre, son ancienne puissance de tutelle. À la retraite, Nelson Mandela milite contre la guerre et le sida. Sa mort récente clôt le cycle des hommes illustres tels que De Gaulle, Churchill, Gandhi, Martin Luther King.

NOS COMBATS À NOUS AUJOURD'HUI

La ségrégation, l'apartheid, la guerre et la prison ne sont pas l'apanage des pays lointains. De 2008 (première édition de cet ouvrage) à sa révision ce jour (2014), la "parole raciste" s'est libérée en France en même temps que s'y exprime une grande admiration pour Barack Obama, le premier président noir des États-Unis. Ce contraste a été très violent en 2013. Christiane Taubira, ministre de la Justice et garde des Sceaux, qui est noire et guyanaise, fut accueillie au cours de l'automne dernier à Angers par des militants catholiques qui faisaient dire à leurs enfants : "C'est pour qui la banane ? C'est pour la guenon !" Pendant plus d'une semaine, il ne s'est trouvé personne pour voler au secours de ce haut représentant de l'État français. Le gouvernement, impopulaire, s'était tu. De cette période de silence, Taubira dira : "Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il n'y a pas eu de belle et haute voix qui se soit levée pour alerter sur la dérive de la société française."

La belle et haute voix qui finira par plaider pour elle fut non pas celle d'un politique, mais d'une romancière, Christine Angot, laquelle fut relayée par une autre, romancière elle aussi, Marie Darrieussecq et, enfin, un homme, toujours romancier, Yann Moix. Force est de constater que l'initiative de la révolte fut le fait des artistes. Ce sont eux qui ont su briser la peur des bien-pensants, des petits-bourgeois, des politicards et des penseurs salariés qui n'osaient rappeler aux

extrémistes de tous bords que les valeurs de la République sont intangibles.

Protester contre l'injustice, c'est se montrer attentif à ce qui se passe autour de vous. Dans votre quartier, votre ville ou lycée, des discriminations ont lieu, qui valent celles du bout du monde. Car un haut degré d'injustice ne change en rien la nature de l'injustice.

Des jeunes issus du Maghreb et d'Afrique noire sont refoulés des boîtes de nuit pour ce qu'ils sont. Généralement, ils logent avec leurs parents dans des immeubles et des quartiers où ils restent entre eux, loin de la diversité de la vie française. Ils sont nombreux à connaître le chômage parce qu'ils habitent des quartiers jugés peu reluisants, quels que soient leurs diplômes et leurs compétences. On appelle cela la discrimination par le lieu de résidence. Parfois, ils ne trouvent pas non plus à se loger parce qu'ils sont arabes ou noirs, même s'ils touchent un salaire correct et paient leurs impôts.

Le 8 février 2007, au journal de 20 heures de TF1, on apprend que Thierry Badjeck, ingénieur dessinateur d'une grosse boîte, vient de démissionner parce qu'il avait osé postuler à une nouvelle fonction créée par son entreprise. La raison de son recalage ? "Ce poste est à visibilité extérieure, il ne peut y prétendre parce qu'il est noir." Traduisons : l'emploi en question est réservé au Blanc, seul être capable de répondre aux qualités de "présentabilité" requises. On ne peut tout de même pas mettre un Noir en vitrine.

Cela se passe en France, pays des droits de l'homme. Thierry Badjeck a porté plainte. Deux de ses collègues, révoltés par cette injustice, ont protesté : ils ont été licenciés. Leurs autres collègues ont préféré ignorer cette inégalité de traitement pour préserver leur emploi. Les syndicats et les inspecteurs du travail – dont c'est le rôle de défendre les employés – ne se sont pas manifestés.

De telles discriminations se comptent par milliers. Les entreprises indécoutes ne sont pas toujours sanctionnées. Certaines d'entre elles préfèrent la condamnation au respect des lois qui incitent au changement. L'association sos-Racisme applique le [testing](#)¹ à l'entrée

des boîtes de nuit ; d'autres initiatives concernent la mise en place des cv anonymes pour favoriser l'embauche des Noirs et des Maghrébins. Toutes ces mesures n'ont pas encore produit une véritable inversion de tendance. Le 3 décembre 1983, cent mille personnes accueillaient à Paris la marche des jeunes Français issus du Maghreb. Ils étaient une centaine partis de Marseille le 15 octobre 1983 pour protester contre les discriminations qui les frappaient aux Minguettes, un quartier de l'est lyonnais. En 2003, on en comptait à peine vingt parmi les "marcheurs" qui aient réussi leur insertion sociale. À ce propos, un mot de Martin Luther King pourrait nous servir de conclusion. Dans *Rêves irréalisés*, un sermon prononcé le 3 mars 1968, c'est-à-dire un mois avant son assassinat, il écrivait : "Je pense qu'une des grandes douleurs de la vie tient au fait que constamment nous tentons d'achever ce qui est inachevable." De grands chantiers nous attendent aussi en France.

¹ Cet anglicisme qualifie un dispositif destiné à vérifier, sous le contrôle d'un huissier de justice, que l'embauche, le logement ou bien l'entrée dans une boîte de nuit n'ont pas donné lieu à une sélection faite d'après des critères discriminatoires.

POUR ALLER PLUS LOIN

Des relais pour s'informer :

- **sos Racisme**

51, avenue de Flandres, 75019 Paris. Tél. 01 40 35 36 55

www.sos-racisme.org

- **MRAP (Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples)**

43, boulevard Magenta, 75010 Paris. Tél. 01 53 38 99 99

accueil@mrp.fr, www.mrap.asso.fr

- **LICRA (Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme)**

42, rue du Louvre, 75001 Paris. Tél. 01 45 08 08 08

www.licra.org

- **Ligue des droits de l'homme (LDH)**

138, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. 01 56 55 51 00

www.ldh-france.org

Des lectures :

- *La Femme noire qui refusa de se soumettre. Rosa Parks*, récit, Éric Simard (Oskar, 2006).

- *Martin et Rosa. Martin Luther King et Rosa Parks, ensemble pour l'égalité*, album jeunesse, Raphaële Frier & Zaü (Rue du monde, 2013).

- *La Rose dans le bus jaune*, roman, Eugène Ébodé (Gallimard, coll. "Continents noirs", 2013).

- *Nelson Mandela : “Non à l’apartheid”*, roman, Véronique Tadjo (Actes Sud Junior, coll. “Ceux qui ont dit non”, 2010, 2014).

CHRONOLOGIE

- **4 février 1913** : Naissance de Rosa Louise McCauley à Tuskegee, en Alabama, dans le sud des États-Unis, d'une mère institutrice, Leona, et d'un père charpentier, James.
- **1924** : Leona instruit sa fille à la maison pour la préserver de la violence raciale, car elle est de santé fragile. À 11 ans, Leone envoie Rosa à l'*Industrial School for Girls* de Montgomery.
- **1928** : Elle entre à l'École des institutrices des Noirs, mais elle est contrainte d'abrégier ses études pour s'occuper de sa grand-mère puis de sa mère, qui tombent malades.
- **1930** : Elle fréquente les réunions de l'Association pour la promotion des gens de couleur (NAACP). Elle y rencontrera son futur mari.
- **1932** : Elle épouse Raymond Parks, militant de la NAACP et barbier de son état.
- **1934** : Elle achève ses études secondaires, encouragée par son mari, en dépit de ses charges familiales.
- **1930-1955** : Rosa Parks travaille comme couturière et comme aide-soignante.
- **1^{er} décembre 1955** : Elle refuse de céder sa place à un Blanc et d'aller s'asseoir au fond du bus. Elle est arrêtée et jetée en prison.

- **La nuit suivante**, Martin Luther King Jr., un jeune pasteur, et son équipe déclenchent la désobéissance civile en boycottant les bus pendant 381 jours.
- **13 novembre 1956** : La Cour Suprême des États-Unis déclare anti-constitutionnelle la ségrégation dans les bus.
- **21 novembre** : Le boycott cesse à Montgomery. C'est le début de la suppression de toutes les lois ségrégationnistes aux États-Unis.
- **24 octobre 2005** : Décès de Rosa Parks à Detroit, Michigan. La "mère des droits civiques" est devenue une icône pour le monde.

L'AUTEUR

Parce qu'il est né au Tchad, et parce qu'il vit, écrit et publie depuis longtemps en France, Nimrod prête sa voix avec une rage à peine contenue à Rosa Parks. La discrimination raciale, il la connaît bien, vieille ennemie qui guette sans cesse...

DU MÊME AUTEUR

- *Pierre, Poussière*, poèmes,
(Obsidiane, 1989).
- *Passage à l'infini*, poèmes,
(Obsidiane, 1999, 2009).
- *Les Jambes d'Alice*, roman,
(Actes Sud, 2001 et Babel n°864, 2008).
- *Tombeau de Léopold Sédar Senghor*, essai,
(Le Temps qu'il fait, 2003).
- *En saison, suivi de Pierre, Poussière*, poèmes,
(Obsidiane, 2004).
- *Le Départ*, récit, (Actes Sud, 2005).
- *Léopold Sédar Senghor*, essai cosigné avec Armand
Guibert, (Seghers, coll. "Poètes d'aujourd'hui", 2006).
- *Le Bal des princes*, roman,
(Actes Sud, 2008).
- *La Nouvelle Chose française*, essais,
(Actes Sud, 2008).
- *L'Or des rivières*, récits,
(Actes Sud, 2010).
- *Babel, Babylone*, poèmes,
(Obsidiane, 2010).

- *Non à l'individualisme*, ouvrage collectif,
(Actes Sud junior, coll. "Ceux qui ont dit non", 2011).
- *Aimé Césaire : "Non à l'humiliation"*, roman,
(Actes Sud Junior, coll. "Ceux qui ont dit non", 2012).
- *Non à l'indifférence*, ouvrage collectif,
(Actes Sud junior, coll. "Ceux qui ont dit non", 2013).
- *Un balcon sur l'Algérois*, roman,
(Actes Sud, 2013).
- *Visite à Aimé Césaire*, essai,
(Obsidiane, 2013).
- *Léon-Gontran Damas, le poète jazzy*, biographie pour adolescents,
(Les éditions À dos d'Âne, 2014).

DANS LA MÊME COLLECTION EN NUMÉRIQUE

Harvey Milk : “Non à l’homophobie”

Safia Amor

Jean Jaurès : “Non à la guerre”

Didier Daeninckx

Victor Schoelcher : “Non à l’esclavage”

Louise Michel : “Non à l’exploitation”

Gérard Dhotel

Victor Jara : “Non à la dictature”

Bruno Doucey

Général de Bollardière : “Non à la torture”

Gisèle Halimi : “Non au viol”

Jessie Magana

Sophie Scholl : “Non à la lâcheté”

Jean-Claude Mourlevat

Aimé Césaire : “Non à l’humiliation”

Nimrod

Simone Veil : “Non aux avortements clandestins”

Lucie Aubrac : “Non au nazisme”

Maria Poblete

Gandhi : “Non à la violence”

Chantal Portillo

Olympe de Gouges :

“Non à la discrimination des femmes”

Elsa Solal

Victor Hugo : “Non à la peine de mort”

Murielle Szac

Nelson Mandela : “Non à l’apartheid”

Véronique Tadjó

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par
Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.